

R
O
B
E
R
T

M
A
L
A
C
C
I

LA BELLE AU GANT NOIR



Extrait de la publication
ALIRE

À PROPOS DE ROBERT MALACCI...

« MALACCI (L'AUTEUR) A TOUT CE QU'IL FAUT
POUR ÉCRIRE UN BON ROMAN POLICIER :
LE SENS DU RYTHME, TANT AU NIVEAU
DE LA LANGUE QUE DU RÉCIT,
DE L'INTRIGUE QUI SE TIENT,
DU DIALOGUE PERCUTANT... »

Nuit blanche

« IL A FAIT DE SON PERSONNAGE UN GENRE DE
SAN-ANTONIO EN VOIE D'ENRACINEMENT À
MONTRÉAL. ET IL A TROQUÉ BÉRURIER CONTRE
UNE BROCHETTE DE PERSONNAGES RAPPELANT
CEUX DE MICHEL TREMBLAY ET TRAVAILLANT
DANS UNE SALLE DE RÉDACTION... »

La Presse

« IMAGINEZ UN POLAR ÉCRIT PAR UN NORD-
AFRICAIN QUI A ÉTUDIÉ EN FRANCE AVANT DE
S'ÉTABLIR AU QUÉBEC. ÇA DONNE QUELQUE CHOSE
COMME DU SAN ANTONIO QUI AURAIT TREMPÉ
QUELQUE TEMPS DANS LE FAUBOURG À M'LASSE... »

Voir – Montréal

« MALACCI EST [...] UN JOURNALISTE À LA LANGUE
VERTE, UN JOURNALISTE COMME ON LES AIME
À LA TV ET DANS LES ROMANS DE DÉTECTIVES
PARCE QU'ILS BOUGENT, QU'ILS N'ONT PEUR DE RIEN,
NE RESPECTENT PAS LE POUVOIR ET FONT TOUS
LES MÉTIERS, Y COMPRIS CELUI DE DÉTECTIVE. »

Lettres canadiennes

« [...] UN TALENTUEUX AUTEUR DE ROMAN POLICIER. »

Allô-Vedettes

... DE *LAMES SŒURS* ET D'*AD NAUSEAM*

« ON EN REDEMANDERAIT DEUX FOIS L'AN
POUR SE DILATER LA RATE EN FRISSONNANT. »

Elle Québec

« ROBERT MALACCI CONNAÎT BIEN LES FICELLES
QUI FONT LES BONS POLARS.

IL LES TIRE BIEN. ADROITEMENT... »

Le Journal de Montréal

« J'AI TERMINÉ *LAMES SŒURS* D'UNE TRAITE ! [...]
DU POLAR, DONC, MAIS DU BON »

Impact Campus

« *LAMES SŒURS* : UNE INTRIGUE DENSE, TOUFFUE
ET MERVEILLEUSEMENT BIEN ARTICULÉE. »

Radio Basse Ville

« *LAMES SŒURS* S'AVÈRE ÊTRE UN POLAR INTENSE
OÙ L'HUMOUR ET L'ACTION N'ONT DE CESSÉ :
UNE GRANDE INTRIGUE
SUR LES DÉRIVES DE NOTRE SOCIÉTÉ. »

Le Courrier du Sud

« RÉJOUISSEZ-VOUS :
NOUS AVONS Désormais AU QUÉBEC,
EN L'AUTEUR DE CET AUTHENTIQUE ROMAN NOIR,
UN RAYMOND CHANDLER BIEN À NOUS ! »

Zone

« MALACCI : CELUI QUI FAIT SAUTER
LES PLOMBS DE LA NARRATION. »

SRC – CBV Bonjour

LA BELLE AU GANT NOIR

DU MÊME AUTEUR

La Belle au gant noir. Roman.

Montréal: Québec/Amérique, Sextant 5, 1994. (épuisé)

Lévis: Alire, Romans 118, 2008.

Les Filles du juge. Roman.

Montréal: Québec/Amérique, Sextant 10, 1995. (épuisé)

Lévis: Alire, Romans 119, 2008.

Lames sœurs. Roman.

Beauport: Alire, Romans 008, 1997.

Ad nauseam. Roman.

Beauport: Alire, Romans 030, 1999.

Sac de nœuds. Roman.

Beauport: Alire, Romans 051, 2002.

LA BELLE AU GANT NOIR

ROBERT MALACCI



Extrait de la publication

Illustration de couverture: BERNARD DUCHESNE

Photographie: THOMAS LICCIONI

Distributeurs exclusifs :

Canada et États-Unis :

Messageries ADP

2315, rue de la Province
Longueuil (Québec) Canada
J4G 1G4
Téléphone : 450-640-1237
Télécopieur : 450-674-6237

France et autres pays :

Interforum editis

Immeuble Paryseine, 3, Allée de la Seine,
94854 Ivry Cedex
Tél. : 33 (0) 4 49 59 11 56/91
Télécopieur : 33 (0) 1 49 59 11 33
Service commande France Métropolitaine
Tél. : 33 (0) 2 38 32 71 00
Télécopieur : 33 (0) 2 38 32 71 28
Service commandes Export-DOM-TOM
Télécopieur : 33 (0) 2 38 32 78 86
Internet : www.interforum.fr
Courriel : cdes-export@interforum.fr

Suisse :

Interforum editis Suisse

Case postale 69 – CH 1701 Fribourg – Suisse
Téléphone : 41 (0) 26 460 80 60
Télécopieur : 41 (0) 26 460 80 68
Internet : www.interforumsuisse.ch
Courriel : office@interforumsuisse.ch
Distributeur : OLS S.A.
Zl. 3, Corminboeuf
Case postale 1061 – CH 1701 Fribourg – Suisse
Commandes :
Tél. : 41 (0) 26 467 53 33
Télécopieur : 41 (0) 26 467 55 66
Internet : www.olf.ch
Courriel : information@olf.ch
Belgique et Luxembourg :
Interforum editis Benelux S.A.
Boulevard de l'Europe 117, B-1301 Wavre – Belgique
Tél. : 32 (0) 10 42 03 20
Télécopieur : 32 (0) 10 41 20 24
Internet : www.interforum.be
Courriel : info@interforum.be

Pour toute information supplémentaire

LES ÉDITIONS ALIRE INC.

C. P. 67, Succ. B, Québec (Qc) Canada G1K 7A1
Tél. : 418-835-4441 Fax : 418-838-4443
Courriel : info@alire.com
Internet : www.alire.com

Les Éditions Alire inc. bénéficient des programmes d'aide à l'édition de la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC), du Conseil des Arts du Canada (CAC) et reconnaissent l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIÉ) pour leurs activités d'édition.

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion Sodec.

**TOUTS DROITS DE TRADUCTION, DE REPRODUCTION
ET D'ADAPTATION RÉSERVÉS**

Dépôt légal : 4^e trimestre 2008
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada

© 2008 ÉDITIONS ALIRE INC. & ROBERT MALACCI

10 9 8 7 6 5 4 3 2^e MILLE

Extrait de la publication

*Quand un homme est fou d'une femme,
il n'y a qu'elle qui puisse le guérir de sa folie.*

Proverbe chinois

REPÈRES BIBLIOGRAPHIQUES

Une première version de ce roman est parue en 1994 chez Québec Amérique, coll. Sextant. La présente édition propose une version révisée qui en constitue la version définitive.

CHAPITRE 1

Il est sept heures.

Le radio-réveil électrique se met à cracher une rengaine insipide : « Je t'aime, je t'aime, dis-moi pourquoi... » ou quelque chose du genre. La chanteuse n'a pas le temps de continuer son refrain débile. Je lui coupe le sifflet en m'asseyant sur le lit. Je secoue la tête et une nuée de petites étoiles vient brouiller ma vision incertaine, et déprimée, de ce qui me sert de logis : un trois-pièces dans l'est de la ville. Loyer : trop cher. Commodités : déplorables. Acoustique : atroce, selon qu'on aime entendre ou pas les confidences, crises de nerfs ou parties sexuelles des voisins.

Je presse fortement mes globes oculaires et tente un autre regard. Ça s'arrange un peu. Les étoiles disparaissent une à une. C'est mon foie, je sais. Il doit avoir son quota de bière et il tente de me dire d'y aller en douceur sur les canettes. Je me lève et essaye de me rappeler le programme du jour... Ah oui, je dois couvrir l'arrivée d'une « vedette » à Dorval ! Elle arrive vers dix heures. Je prends une douche, avale un café instant et

deux toasts et je sors sans verrouiller la porte. Pour ce qu'il y a à voler...

Dehors il neige.

Foutu pays, le Canada! Je sais, ça fait des années que je dis ça. Ce qui m'emmerde le plus, c'est que le temps perdu à enfiler ma combinaison hivernale, puis à réchauffer ma vieille Renault, équivaut à ce fameux quart d'heure qui me manque, chaque matin, quand le réveil vient me tirer d'un rêve libidineux.

On est début janvier. C'est tout dire. Les gens avancent de cette démarche chaloupée qui ressemble à celle du pingouin sur sa banquise. Les autos roulent en codes à faible allure. Le vent me fouette le visage et un froid sibérien me gèle vite les oreilles, le nez et tout le reste. Il doit faire moins vingt Celsius, au plus.

Malgré ma tuque, mon foulard de laine *made in Taiwan*, mes bottes et mon parka, je suis glacé en cinquante secondes. J'ai déjà chronométré et c'est le maximum que je tiens. Pas capable de faire mieux. Une chance que la tempête de la nuit n'a pas été assez terrible pour que je sois obligé de dégager l'arrière de la voiture à la pelle (le genre d'exercice matinal qui me pue au nez). Je n'ai que le pare-brise à gratter, ce qui est déjà assez chiant, merci. La Renault tousse, cale quatre fois, mais finit par démarrer. Je sors de la ruelle en marche arrière, vu que j'habite dans un cul-de-sac.

Mais je cause, je cause, et vous me connaissez même pas: Robert Malacci, 34 ans, 1,83 mètre, 79 kilos, cheveux noirs, yeux bruns. Signes particuliers: une dent sur trois de plombée et une

cicatrice d'appendicite. Profession : photographe pigiste. État civil : célibataire. Nationalités : canadienne et française. Parfait prototype du déraciné, né en Algérie et fils unique d'un père d'origine piémontaise et d'une mère française, j'y reste juste assez pour apprécier le couscous et les loukoums. Enfance et adolescence normales, donc avec problèmes.

À quinze ans je découvre la France et on y crapahute pas mal vu que mon père est dans « les affaires ». En fait, il a du mal à garder une place de comptable plus de deux ans. Moi, je suis nul en classe et j'attends juste d'avoir dix-huit ans pour m'offrir une bagnole. Service militaire à dix-neuf, j'ai toujours pas de voiture. En sortant de l'armée, je m'installe à Paris et y travaille comme assistant d'un ami photographe. Pendant deux ans j'apprends le métier, loge avec une monteuse qui me mène une vie d'enfer et puis, un beau matin, la fatigue. Fatigué des Parisiens et de leurs histoires corses, belges et autres, débitées avec leur face hilare devant un canon de rouge. Fatigué de courir après un cliché merdique à bord de métros bondés. Fatigué des Parisiennes et du temps qu'elles mettent à dire oui, ou non (le plus souvent). Fatigué des files d'attente à la poste. Fatigué de la bouche en cul-de-poule du moindre petit fonctionnaire, comme si à chaque question on le sodomisait. Fatigué des bouchons sur les autoroutes. Fatigué de la condescendance française envers tout ce qui n'est pas « français de France ». Et puis fatigué de ma monteuse aussi. En un mot comme en mille, fatigué de ce putain de pays qui se prend pour le

nombril du monde et encore plus fatigué de voir que rien n'y changera jamais. Un copain de régiment installé à Montréal, Patrick, me dit de venir faire un tour pour voir. J'arrive un matin de juillet en pleine canicule et c'est le coup de foudre : les buildings, la verdure, les filles en mini-jupe, les sourires sur les tronches et surtout, ici, on prononce mon nom correctement : Malatchi et pas Mal assis !

Je reste deux mois et travaille au noir dans un bistrot. Le temps de revenir à Paris et d'obtenir mon statut d'immigrant, je redébarque à Montréal en plein hiver. Rien sur la tête, mains dans les poches, le sourire figé et les fesses serrées, je déambule en respirant le moins possible tellement ça me sèche les narines. J'ai juste cent dollars, mais des projets plein la tête et une furieuse envie de vivre dans ce presque pays et d'y faire mon trou.

Le trait sur la France est tiré. Je serai Québécois ou rien du tout. Les années passent... et *fade out*. Mon copain Patrick et sa Parisienne de femme rentrent en France un an après mon arrivée : business en faillite et gros problèmes conjugaux. Ça sentait déjà le divorce de loin et c'est ce qu'il pouvait leur arriver de mieux.

Moi, je suis resté et j'ai appris.

Appris surtout à réaliser la différence entre moi, gus italo-françouillard, et les Québécois. On n'a pas les mêmes références et on ne parle pas vraiment la même langue, même si on se comprend. Il rôde autour de moi une image de « maudit Français ». Si je dis que je suis pied-noir

d'origine piémontaise, ça n'arrange rien et si j'ai le malheur de faire une liaison correcte, ça fait rire.

Bref, je dois être classé « ? », car je manque de terroir, de racines (terme à la mode à l'époque). Je plaque la photo et dégotte une place d'assistant réalisateur à la télé. Deux ans pas plus, comme mon père, car vu que j'ai une grande gueule j'embarque dans un mouvement syndical. Suis alors catalogué comme « gauchiste », et mon contrat n'est pas renouvelé. J'ai vingt-huit ans et j'en ai ras le bol. Je file au Mexique avec une scripte qui carbure à la marijuana. Deux mois de défonce au Yucatan.

Un matin je me réveille, seul.

Ma blonde s'est fait la malle avec un *dealer* californien de passage. De deux choses l'une : ou sa camelote était meilleure, ou il la baisait mieux. De ça, j'en doute un peu, mais de toute façon j'ai perdu. Elle m'a laissé un mot : « C'était le fun nous deux, mais fallait que je bouge ».



De retour à Montréal je dénêche un job à *Écho-Matin*, rubrique faits divers. Je ressorts mon vieux Leica et je pars en chasse. Ça devait être temporaire et ça dure depuis des années. Je dois ramener les clichés qui feront la une du lendemain : meurtres, viols, catastrophes naturelles (ou non), etc. Tout ce qui saigne, révolte et vous retourne le cœur de préférence. Faut accrocher le lecteur, lui montrer qu'il est bien chanceux de pas vivre pareilles horreurs.

Écho-Matin, c'est la thérapie primitive, le Freud du pauvre : « Vous en faites pas, votre vie est pas si pire. Regardez c'qui arrive aux autres ! » Pour moi, c'est la déchéance. Je travaille dans l'anonymat et c'est mon seul réconfort. J'ai même pas droit de pondre l'article qui accompagne mes photos : torchon radical, bourré de fautes d'orthographe et de style. Non, ça c'est l'œuvre d'Alfred Pouliot : quarante-six ans, une bedaine à faire pâlir de jalousie un pilier de taverne, un sens de l'humour plus proche d'un comique troupier que de Groucho Marx et un parler très terroir, style :

— M'as t'planter raide, mon hostie d'tabarnak !

Ou bien :

— Calice de saint ciboère, c't'à qui l'char qu'est parké là ? À toé, maudit Français ? C't'un cancer, ça, pas un char ! Ha, ha !

Je passe sur les sarcasmes du genre :

— T'as faite des études, Malacci ?... Deux ans !... Moé, ça m'a pris deux heures pour savoir m'servir d'un kodak ! Ha, ha !

Et il éclate de son rire gélatineux en pointant mon Leica.

— Envoye, l'artiss !... Prends deux ou trois poses d'la fille. Les totons surtout ! Faut qu'ça parle, une photo !... Sa p'tite culotte aussi, y z'aiment ça, les lecteurs, quand y voient du poil !

Moi, j'endure. Et le langage et l'esprit corps de garde. Bien obligé. Suffirait d'un mot de Pouliot pour que je me retrouve au chômage. J'exécute sans moufter. Une dizaine de clichés de l'endroit où le meurtre, le viol ou le suicide ont eu lieu. Quelques gros plans sordides de l'anatomie du

cadavre: visage tuméfié, membres brisés, flaques de sang, postures grotesques ou tragiques des derniers instants.

Et puis de la chair évidemment: des seins, des cuisses, des fesses, tout ce qui peut rassasier l'appétit nécrophile du journal. De quoi vomir. Et ça m'arrive parfois en sortant d'un de ces endroits où traînent les flics et des « reporters » comme Pouliot.

Ça les fait sourire de me voir alors. Pouliot, il aime ça quand je craque. C'est sa façon de me dominer. Sa manière de me prouver qu'il est le boss et qu'un importé comme moi, c'est pas aussi solide qu'un Québécois pur macramé. Il n'aime pas ma façon d'être, ma façon de m'habiller, ni mes goûts: Mozart, Lester Young, Brassens, Brel (ce qui n'exclut pas Dalida), un plat d'huîtres arrosé d'un blanc sec, un couscous merguez avec un Sidi Brahim ou un film de Woody Allen.

Lui, c'est plutôt Johnny Cash, Ginette Reno, la musique *country* et les gros seins de Dolly Parton, la bière en fût au bar *topless* du coin et un petit coup de baise vite fait sur la rue Saint-Laurent, le vendredi soir, avant de retrouver sa moitié. Deux mentalités, deux cultures, deux mondes, presque deux planètes. Et ça, on n'y peut rien, c'est coulé dans le béton. Voilà, vous savez à peu près tout sur moi.

Quand j'aurai ajouté que je fume mon paquet de Gitanes par jour, que je n'ai pas un type de femmes préféré, mais un type seulement que je déteste (les emmerdeuses), que je me fous pas mal des modes et des sectes religieuses, que mes acteurs

favoris sont Eroll Flynn dans *Capitaine Blood* et Gene Tierney dans *Le Fil du rasoir*, vous saurez à quoi peut ressembler Robert Malacci... quoique, comme dirait Devos !

Retourner en France ? Pas question ! Je préfère entretenir le mythe de « l'émigré qui a réussi ». En vérité je vous le dis, j'ai toujours été un type en sursis, en attente... mais en attente de quoi, c'est la question ! Et aujourd'hui il est huit heures du matin et je me gèle le cul dans ma Renault asthmatique au chauffage inexistant.

Vingt minutes plus tard, j'entre dans la salle de rédaction d'*Écho-Matin*. J'avale un café qui a un goût de chocolat tiède en regardant la page titre du matin. Ça reste dans le ton habituel : « Une vieille retraitée égorgée pour 24 \$ ». Je souris un peu parce que des jeunes retraités, j'en ai jamais rencontré.

La photo est de moi. La pauvre femme est couchée dans sa cuisine, la jupe rabattue sur le visage. On peut voir la couleur douteuse de son collant rapiécé. Une de ses pantoufles traîne sous son fessier et émerge entre les cuisses. L'aspect du plancher, la chaise et la table donnent une faible idée de l'état de pauvreté dans lequel vivait la victime.

En troisième page il y a un autre de mes clichés. On y voit Pouliot et le sergent-détective Garneau en train de discuter au-dessus du cadavre. Ils semblent sur le point de coincer le coupable, alors qu'en réalité Pouliot essayait d'obtenir deux billets gratuits pour la partie de hockey Canadien-Bruins. Vu sa fonction, Garneau a évidemment quelques

petits avantages de ce style car, comme on sait, être flic, même au Québec, c'est pas particulièrement valorisant. On gueule après eux quand ils sont pas là et on leur tire dessus quand ils arrivent. Pas étonnant de trouver un des plus hauts taux de suicide chez eux. Faut les comprendre, ces mecs... mais moi, j'ai toujours eu du mal.

J'essaye un autre café-chocolat quand Pouliot arrive. Aujourd'hui il s'est habillé « discret » : chemise rayée, veste à carreaux et pantalon de velours orange. Une paire de bottes de motoneige complète l'accoutrement. On se croirait au carnaval de Chicoutimi.

— Alors l'artiss, t'as réussi à t'lever ?

— On va à Dorval ?

— Non. D'abord à Verdun. Paraît qu'y a des apaches qui ont tiré un épicier.

— Il est mort ?

— Non, mais il est pas fort ! Ha, ha !

Verdun, c'est une des petites villes qui entourent Montréal. Le genre de banlieue bon marché avec industries et vue garantie sur le voisin. Pouliot s'allume une de ses infectes cigarettes légères américaines et lâche un rot qui sent la bière, déjà, pendant qu'on file. On embarque dans ma Renault, car dans mon contrat je dois fournir le véhicule et l'essence, moyennant une misérable allocation kilométrique. Chemin faisant, Pouliot m'abreuve de sa philosophie coutumière. Aujourd'hui ça m'emmerde plus que de coutume, car je suis forcé de conduire lentement, à cause de la tempête qui recommence.

— Prends un bonhomme comme moi, Malacci (qu'est-ce que tu veux que j'en foute, d'un ringard

comme toi !)... Belle job, bon salaire, marié (pauvre femme)... deux enfants, de temps en temps j'pogne une fille dans un bar et j'lui rends un vigoureux hommage (ça, c'est son côté fleur bleue)... Tout ça pour dire que j'ai pas à m'plaindre et qu'un jour j'finirai chroniqueur sportif. Grosse paye, quinze jours de vacances payés l'hiver à Fort Lauderdale, le golf... les dix-huit trous et sûrement un dix-neuvième au bout ! Ha, ha !

J'essaye d'aller plus vite, mais ça glisse trop. Mes pneus sont finis.

— Pis toé, christie, avec ton éducation, tu gagnes tout juste un salaire de misère et t'as aucun avenir ! Veux-tu ben m'dire pourquoi ? T'aurais pu être un grand reporter, ou faire des safaris-photos avec des nababs américains, ben non ! J'comprends pas, Malacci, on dirait que t'as pas d'ambition. C'pas vrai ?

— Hmm...

— Parce que si j'me trompe pas, tu sais quoi ? (Il est en forme aujourd'hui, hélas.) Ça veut dire que l'éducation, Malacci, ben l'éducation, c'est d'la *bullshit*. Ça sert à rien, tabarnak ! T'es pas plus avancé que j'l'étais à ton âge et j'dirais même qu'au lieu d'avancer, tu r'cules, hostie !

Je ne croyais pas que ça allait être si instructif ce matin. Pouliot vient de me prouver par a plus b que rien ne sert de savoir lire ou écrire pour réussir dans la vie (enfin, dans son genre de vie !), il suffit d'être con à point. Con et un peu pute aussi, mais pute pour Pouliot, c'est un bagage naturel. Il était donc favorisé au départ.

— Toutes tes études en France, ton *background* télé, tes lectures, Mozart et le reste, ça donne rien,

ça, Malacci ! Parce que si t'as pas assez d'*cash* pour t'payer un voyage dans le Sud, ou bedon un char d'l'année, tu seras jamais qu'un *loser*, tu comprends ça ? J'pourrais t'aider si tu voulais, j'ai des chums partout, mais tu veux rien savoir, sacrement ! On dirait que t'as rien dans l'sang, pas de *guts* !

Je pousse un soupir et lui invente une histoire avant qu'il ne reparte dans son sermon à relent de houblon. Je lui parle de la cirrhose qu'a ma mère depuis un an, d'un accident de voiture de mon père et de l'argent que je dois lui envoyer parce qu'il n'était pas assuré, d'une fille qui vient de me plaquer pour une amie à moi alors qu'on devait se marier et que notre trousseau était acheté, de mes crises d'asthme la nuit qui me coûtent une fortune en acupuncture, etc. Comment pourrais-je abandonner mon travail ? J'en rajoute, au point qu'en arrivant à Verdun, Pouliot en a la bouche ouverte.

À entendre mes malheurs, la guerre au Vietnam ressemblerait à une partie de campagne de Renoir. Pouliot me donne une tape dans le dos en lâchant un rot et déclare, bourru :

— Ouais, j'comprends... ça doit pas être facile tous les jours. Allez, assez jasé. Au boulot !

CHAPITRE 2

Au poste, on tombe sur quelques types en uniforme et en civil. Le coup de l'épicerie est des plus banals, sauf que cette fois il y a eu mort d'homme. Un marchand du coin a été attaqué par trois jeunes en liberté conditionnelle. Le type s'est pas démonté et a sorti son 12 à pompe. Les autres ont répliqué. Résultat : un des jeunots est mort sur le coup, un autre a été blessé et s'est enfui avec son copain. L'épicier a du plomb dans l'aine, mais c'est tout. Ça commence à devenir fatigant, ce genre de braquage minable. Il ne se passe pas une semaine sans qu'un commerçant soit assailli par des malfrats, en quête d'argent pour s'offrir leur ration de coke.

Avec un flic qui me surveille, je prends quelques clichés. Pouliot fait une rapide entrevue avec la femme de l'épicier, de quoi alimenter l'édition de demain si jamais on ne trouve rien de plus croustillant.



On quitte Verdun direction Dorval pour arriver juste à temps et accueillir Susan Johnson : une actrice dans la jeune cinquantaine que je crois bien avoir déjà vue dans un film porno. Elle vient pour tenir un rôle dans une coproduction canado-américaine et on se demande pourquoi dès qu'elle ouvre la bouche. Probable qu'elle doit avoir un contrat qui lui garantit X films avec une des *majors* d'Hollywood. Je me dis que c'est peut-être son dernier tournage et qu'elle s'en doute pas. Ou alors elle est meilleure comédienne qu'elle en a l'air et elle nous frime.

Une vingtaine de photos avec elle et l'affaire est réglée.

Pouliot baragouine un mélange d'anglais et de *slang* et la Johnson a du mal à comprendre l'être postillonnant qui l'interviewe avec son habit multicolore et une enregistreuse bon marché. Finalement, elle lui fait un grand sourire en lui passant une main sur le bras.

— *See you again, my dear!* qu'elle lui dit en s'éloignant.

Pouliot est cramoisi. Il doit imaginer la Johnson en train de remuer sa croupe sur le comptoir d'un bar, à cinq centimètres de son nez. Faut dire qu'elle a un corps qui doit friser l'intensité 8 sur l'échelle Pouliot. En rentrant à Montréal, je subis l'éloge de la diva, de sa simplicité, de son charme naturel, ce qui se traduit à peu près comme ça :

— As-tu vu son *body!* Un cul pareil, ça vaut tous les pèlerinages à Sainte-Anne-de-Beaupré! *Wow!* Qu'est-ce que j'donnerais pas pour la faire giguer!



Je le débarque au journal et je file chez moi en *stand-by*. Où que je sois, on peut me joindre grâce au gadget infernal que je dois toujours garder sur moi : un « padget ». Si mon téléphone sonne et que je suis sorti, un signal électronique retentit aussitôt sur l'engin accroché à ma ceinture. Ça veut dire qu'il y a du Pouliot dans l'air, qu'il faut vite que j'appelle chez moi pour connaître le message laissé sur mon répondeur.

Il est deux heures cinq quand j'arrive à mon logement. Je me fais réchauffer un restant de cassoulet en conserve que j'avale avec une bière. Au canal 6 il y a un film avec Bogart : *Le Trésor de la Sierra Madre*. Je connais bien, mais je ne me lasse jamais de revoir les rides de ce vieil Humphrey. Je fume une demi-douzaine de Gitanes avant de plonger dans le sommeil.



Quand je me réveille, il est plus de cinq heures et il fait nuit, bien sûr. Je vais pour sortir en espérant trouver une tête connue sur la rue Saint-Denis, quand le téléphone sonne. Devinez qui c'est ?

— Salut l'artiss ! T'étais pas en train de baiser, au moins ?

— Si... avec la Johnson.

— Arrête, sacrement ! Depuis que j'l'ai vue j'suis toujours bandé !

— Prends une douche froide, Alfred, c'est bon pour le nerf que t'as entre les jambes !

— Ha, ha ! Sapré Malacci, t'as l'tour d'me faire rire, toé !... Amène-toi rue Rachel, au 3712. Y a une fille qui nous attend... Mais elle est froide depuis trois jours ! Oublie pas ton flash surtout.

Je pousse un soupir écœuré.

— Et merde... encore une saloperie ?

— Ça s'peut ben, j'en sais rien. Qu'est-ce tu veux, les crimes passionnels, c'est fini ! 3712, Rachel. J'veux t'y voir dans vingt minutes ! Grouille !

Il raccroche et moi, j'ai envie de balancer mon téléphone sur le poster de Joan Baez en train de chanter tout l'amour du monde, à Woodstock, au siècle dernier.



Dehors il fait encore plus froid, mais il ne neige plus. Rue Rachel je gare ma voiture en double file et grimpe un escalier verglacé jusqu'au bœuf de faction. Ma carte de presse ne déclenche qu'un vague murmure de sa part et un hochement de tête. Chacun sait que l'autre doit faire son boulot. Mes relations s'arrêtent là avec la police et c'est parfait. J'entends déjà le parler criard de Pouliot, au loin.

— Sacrament, on touchera à rien que j'te dis ! Juste deux ou trois poses et on crisse not' camp !

— O.K., Pouliot, O.K... mais faites ça vite, par exemple !

Je reconnais la voix du sergent Garneau. Il n'a pas l'air spécialement heureux ce soir. J'entre dans

la chambre et je reste saisi. Par l'odeur d'abord, car le corps a eu le temps de laisser échapper son contenu, mais surtout par le sang. Il y en a partout : sur le plancher, les murs, le plafond même. Comme si l'assassin, pris d'un irrésistible besoin créateur, s'était mis à barbouiller dans tous les sens. J'ai un haut-le-cœur. Pouliot me voit et s'avance. Malgré son air relax, il a l'air ébranlé lui aussi.

— Tabarnak ! J'ai jamais vu un truc de même ! R'garde-moi ça, hostie ! Un tordu, ça c'est sûr !

Je jette un regard sur la forme étendue recouverte d'un drap. J'ose à peine imaginer dans quel état la fille doit être. Pouliot remarque mon teint blafard.

— *Come on*, Malacci !... Un p'tit coup de cœur ! Quatre ou cinq poses et on sacre not' camp d'icitte.

— Qu'est-ce qu'on lui a fait ? que je demande d'une voix blanche.

— Je l'sais-tu, moi !

Garneau s'approche alors et je comprends que ce qui le met en maudit, c'est ce genre de violence aveugle avec laquelle il doit bien vivre, car c'est son boulot. Au fond, c'est un brave type et c'est vrai qu'il fait un putain de métier. Surtout en sachant qu'il a peu de chances de coincer l'enfant de chienne qui a fait ça.

— Je vais te dire ce qu'il lui a fait. D'abord il l'a violée, puis il lui a tranché la gorge avant de jouer à Salvador Dali. Ça te suffit ? T'en sais assez pour les prendre, tes maudites photos ?

Je déglutis péniblement. Tout ce qui a rapport aux armes blanches me fait frémir. S'il y a une

chose dont j'ai horreur, c'est bien ça. Je sens mes tempes se rafraîchir et la sueur couler dans mon dos.

— Laisse faire, Alfred... le journal passera jamais un truc pareil.

— *Wo*, Malacci!... c'est moi qui décide si c'est bon pour le journal ou non, O.K.! Bouge-toi l'cul et fais ton job.

Il a raison et il le sait. Ça sert à rien de discuter. J'arme mon Leica et fais trois pas pour aller me pencher au-dessus du corps. D'un geste sec, Garneau ôte le drap. Je ne regarde qu'à travers l'objectif et je fais à peine le point. Je shoote trois fois à toute vitesse. La fille a la tête tournée vers la gauche. Ses cheveux blonds lui couvrent la moitié du visage et une partie de l'horrible plaie béante, où le sang coagulé forme comme une fermeture éclair brunâtre. Mais j'ai beau ne vouloir rien voir, rien savoir, mes gestes se font plus lents. Je prends une dernière photo et mon Leica retombe sur ma poitrine. Je la connais... ou plutôt je la reconnais. Je fais un pas et ma main va dégager la chevelure.

— Enlève tes pattes, mon snoro! aboie Garneau.

— Envoye, envoye! crie Pouliot. Une dernière, un gros plan!

Les larmes me montent aux yeux. Je n'entends plus ni Pouliot ni Garneau, plus rien du tout. La fille qui est là, c'est Manon, la scripte avec qui j'étais parti au Mexique. On s'était revus quelques fois après sa fuite. Toujours aussi dingue, Manon, toujours aussi drôle. Folle de sexe et de hasch. Je ne lui en avais pas vraiment voulu de m'avoir

laissé tomber pour son *dealer* américain. Même qu'on allait au lit comme si de rien n'était à chaque retrouvaille.

Je crois bien que je l'aimais un peu, mais c'est le genre de choses que j'ai jamais pu dire à une fille sans faire une blague stupide en même temps. Faut avouer qu'avec mon passé reluisant et mon avenir en dents de scie, j'ai jamais envisagé quoi que ce soit de durable avec une femme.

C'est à tout ça que je pense en la regardant, raide comme un piquet au milieu d'un troupeau de flics et de deux reporters minables. Et un de ces reporters, c'est moi, Robert Malacci, l'immigrant de service. Je me redresse lentement en rembobinant ma pellicule.

Pouliot me fixe, l'air soucieux.

— O.K., ça ira... on rentre.

Garneau a un haussement d'épaules et recouvre le corps. Je sors de là comme si on m'avait injecté du penthotal. Les sons ambiants me parviennent à travers le filtre encrassé de ma mémoire : le Yucatan, la mer, les soirées à fumer et nos nuits blanches à poil sur la plage. Pouliot fait le beau et remercie Garneau. On croirait voir un chien qui quémante son os. En sortant, je glisse et déboûle dans l'escalier sur le dos. Ma tête fait « touc-touc-touc » et je me retrouve en bas, le cul dans la neige. Un flic m'aide à me relever.

— Ça va ? qu'il demande.

— Sûr, y descend toujours de même quand il est pressé ! lance Pouliot en nous rejoignant.

Sans un mot je sors ma bobine et la lui jette.

— Tiens, mon gros tas... fourre-toi-la où j'pense. Trouve-toi un autre photographe !

Je lui tourne le dos et marche vers ma Renault.

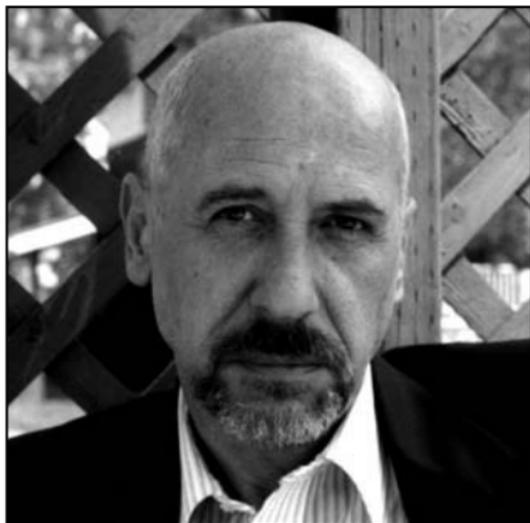
— Hé, Malacci !... Tu vas pas encore restituer tes boyaux, hein ?... Qu'est-ce qui t'prend ? Tu sais pas qu'on est une équipe gagnante, nous deux ?

Je me retourne pour lui faire un bras d'honneur rageur. Pouliot éclate de rire.

— Ha, ha !... Sapré Malacci ! Tu changeras jamais... Prends la matinée *off* demain. Ça t'fera du bien !

Je monte en voiture et démarre. Ma seule pensée est de savoir combien d'alcool je devrai avaler avant de trouver le sommeil.

Putain de vie.



ROBERT MALACCI...

... est né en Afrique du Nord, plus particulièrement en Tunisie, et il a fait ses études en France avant de venir s'établir au Québec. Réalisateur, concepteur et scénariste, il a travaillé pour la plupart des chaînes de télévision francophones et a mérité plusieurs distinctions dans ses diverses fonctions. Voici quelques années, l'auteur a entrepris une série de romans mettant en vedette son propre pseudonyme : Malacci. Nul doute alors que l'ironie mordante et la verve truculente du personnage s'appuient sur un personnage bien réel, celui de l'auteur !

EXTRAIT DU CATALOGUE



Collection « Romans » / Collection « Nouvelles »

| | | |
|-----|---|------------------------|
| 001 | <i>Blunt – Les Treize Derniers Jours</i> | Jean-Jacques Pelletier |
| 002 | <i>Aboli</i> (Les Chroniques infernales) | Esther Rochon |
| 003 | <i>Les Rêves de la Mer</i> (Tyraaël -1) | Élisabeth Vonarburg |
| 004 | <i>Le Jeu de la Perfection</i> (Tyraaël -2) | Élisabeth Vonarburg |
| 005 | <i>Mon frère l'Ombre</i> (Tyraaël -3) | Élisabeth Vonarburg |
| 006 | <i>La Peau blanche</i> | Joël Champetier |
| 007 | <i>Ouverture</i> (Les Chroniques infernales) | Esther Rochon |
| 008 | <i>Lames sœurs</i> | Robert Malacci |
| 009 | <i>SS-GB</i> | Len Deighton |
| 010 | <i>L'Autre Rivage</i> (Tyraaël -4) | Élisabeth Vonarburg |
| 011 | <i>Nelle de Vilvèq</i> (Le Sable et l'Acier -1) | Francine Pelletier |
| 012 | <i>La Mer allée avec le soleil</i> (Tyraaël -5) | Élisabeth Vonarburg |
| 013 | <i>Le Rêveur dans la Citadelle</i> | Esther Rochon |
| 014 | <i>Secrets</i> (Les Chroniques infernales) | Esther Rochon |
| 015 | <i>Sur le seuil</i> | Patrick Senécal |
| 016 | <i>Samiva de Frée</i> (Le Sable et l'Acier -2) | Francine Pelletier |
| 017 | <i>Le Silence de la Cité</i> | Élisabeth Vonarburg |
| 018 | <i>Tigane -1</i> | Guy Gavriel Kay |
| 019 | <i>Tigane -2</i> | Guy Gavriel Kay |
| 020 | <i>Issabel de Qohosaten</i> (Le Sable et l'Acier -3) | Francine Pelletier |
| 021 | <i>La Chair disparue</i> (Les Gestionnaires de l'apocalypse -1) | Jean-Jacques Pelletier |
| 022 | <i>L'Archipel noir</i> | Esther Rochon |
| 023 | <i>Or</i> (Les Chroniques infernales) | Esther Rochon |
| 024 | <i>Les Lions d'Al-Rassan</i> | Guy Gavriel Kay |
| 025 | <i>La Taupe et le Dragon</i> | Joël Champetier |
| 026 | <i>Chronoreg</i> | Daniel Sernine |
| 027 | <i>Chroniques du Pays des Mères</i> | Élisabeth Vonarburg |
| 028 | <i>L'Aile du papillon</i> | Joël Champetier |
| 029 | <i>Le Livre des Chevaliers</i> | Yves Meynard |
| 030 | <i>Ad nauseam</i> | Robert Malacci |
| 031 | <i>L'Homme trafiqué</i> (Les Débuts de F) | Jean-Jacques Pelletier |
| 032 | <i>Sorbier</i> (Les Chroniques infernales) | Esther Rochon |
| 033 | <i>L'Ange écarlate</i> (Les Cités intérieures -1) | Natasha Beaulieu |
| 034 | <i>Nébulosité croissante en fin de journée</i> | Jacques Côté |
| 035 | <i>La Voix sur la montagne</i> | Maxime Houde |
| 036 | <i>Le Chromosome Y</i> | Leona Gom |

| | | |
|-----|---|------------------------|
| 037 | (N) <i>La Maison au bord de la mer</i> | Élisabeth Vonarburg |
| 038 | <i>Firestorm</i> | Luc Durocher |
| 039 | <i>Aliss</i> | Patrick Sénécal |
| 040 | <i>L'Argent du monde -1</i> (Les Gestionnaires de l'apocalypse -2) | Jean-Jacques Pelletier |
| 041 | <i>L'Argent du monde -2</i> (Les Gestionnaires de l'apocalypse -2) | Jean-Jacques Pelletier |
| 042 | <i>Gueule d'ange</i> | Jacques Bissonnette |
| 043 | <i>La Mémoire du lac</i> | Joël Champetier |
| 044 | <i>Une chanson pour Arbonne</i> | Guy Gavriel Kay |
| 045 | <i>5150, rue des Ormes</i> | Patrick Sénécal |
| 046 | <i>L'Enfant de la nuit</i> (Le Pouvoir du sang -1) | Nancy Kilpatrick |
| 047 | <i>La Trajectoire du pion</i> | Michel Jobin |
| 048 | <i>La Femme trop tard</i> | Jean-Jacques Pelletier |
| 049 | <i>La Mort tout près</i> (Le Pouvoir du sang -2) | Nancy Kilpatrick |
| 050 | <i>Sanguine</i> | Jacques Bissonnette |
| 051 | <i>Sac de nœuds</i> | Robert Malacci |
| 052 | <i>La Mort dans l'âme</i> | Maxime Houde |
| 053 | <i>Renaissance</i> (Le Pouvoir du sang -3) | Nancy Kilpatrick |
| 054 | <i>Les Sources de la magie</i> | Joël Champetier |
| 055 | <i>L'Aigle des profondeurs</i> | Esther Rochon |
| 056 | <i>Voile vers Sarance</i> (La Mosaïque sarantine -1) | Guy Gavriel Kay |
| 057 | <i>Seigneur des Empereurs</i> (La Mosaïque sarantine -2) | Guy Gavriel Kay |
| 058 | <i>La Passion du sang</i> (Le Pouvoir du sang -4) | Nancy Kilpatrick |
| 059 | <i>Les Sept Jours du talion</i> | Patrick Sénécal |
| 060 | <i>L'Arbre de l'Été</i> (La Tapisserie de Fionavar -1) | Guy Gavriel Kay |
| 061 | <i>Le Feu vagabond</i> (La Tapisserie de Fionavar -2) | Guy Gavriel Kay |
| 062 | <i>La Route obscure</i> (La Tapisserie de Fionavar -3) | Guy Gavriel Kay |
| 063 | <i>Le Rouge idéal</i> | Jacques Côté |
| 064 | <i>La Cage de Londres</i> | Jean-Pierre Guillet |
| 065 | (N) <i>Treize nouvelles policières, noires et mystérieuses</i> | Peter Sellers (dir.) |
| 066 | <i>Le Passager</i> | Patrick Sénécal |
| 067 | <i>L'Eau noire</i> (Les Cités intérieures -2) | Natasha Beaulieu |
| 068 | <i>Le Jeu de la passion</i> | Sean Stewart |
| 069 | <i>Phaos</i> | Alain Bergeron |
| 070 | (N) <i>Le Jeu des coquilles de nautilus</i> | Élisabeth Vonarburg |
| 071 | <i>Le Salaire de la honte</i> | Maxime Houde |
| 072 | <i>Le Bien des autres -1</i> (Les Gestionnaires de l'apocalypse -3) | Jean-Jacques Pelletier |
| 073 | <i>Le Bien des autres -2</i> (Les Gestionnaires de l'apocalypse -3) | Jean-Jacques Pelletier |
| 074 | <i>La Nuit de toutes les chances</i> | Eric Wright |
| 075 | <i>Les Jours de l'ombre</i> | Francine Pelletier |
| 076 | <i>Oniria</i> | Patrick Sénécal |
| 077 | <i>Les Méandres du temps</i> (La Suite du temps -1) | Daniel Sernine |
| 078 | <i>Le Calice noir</i> | Marie Jakober |
| 079 | <i>Une odeur de fumée</i> | Eric Wright |
| 080 | <i>Opération Iskra</i> | Lionel Noël |
| 081 | <i>Les Conseillers du Roi</i> (Les Chroniques de l'Hudres -1) | Héloïse Côté |
| 082 | <i>Terre des Autres</i> | Sylvie Bérard |
| 083 | <i>Une mort en Angleterre</i> | Eric Wright |
| 084 | <i>Le Prix du mensonge</i> | Maxime Houde |
| 085 | <i>Reine de Mémoire 1. La Maison d'Oubli</i> | Élisabeth Vonarburg |
| 086 | <i>Le Dernier Rayon du soleil</i> | Guy Gavriel Kay |
| 087 | <i>Les Archipels du temps</i> (La Suite du temps -2) | Daniel Sernine |
| 088 | <i>Mort d'une femme seule</i> | Eric Wright |
| 089 | <i>Les Enfants du solstice</i> (Les Chroniques de l'Hudres -2) | Héloïse Côté |

| | | |
|-----|--|---------------------|
| 090 | <i>Reine de Mémoire 2. Le Dragon de Feu</i> | Élisabeth Vonarburg |
| 091 | <i>La Nébuleuse iNSIEME</i> | Michel Jobin |
| 092 | <i>La Rive noire</i> | Jacques Côté |
| 093 | <i>Morts sur l'Île-du-Prince-Édouard</i> | Eric Wright |
| 094 | <i>La Balade des épavistes</i> | Luc Baranger |
| 095 | <i>Reine de Mémoire 3. Le Dragon fou</i> | Élisabeth Vonarburg |
| 096 | <i>L'Ombre pourpre (Les Cités intérieures -3)</i> | Natasha Beaulieu |
| 097 | <i>L'Ourse et le Boucher (Les Chroniques de l'Hudres -3)</i> | Héloïse Côté |
| 098 | <i>Une affaire explosive</i> | Eric Wright |
| 099 | <i>Même les pierres...</i> | Marie Jakober |
| 100 | <i>Reine de Mémoire 4. La Princesse de Vengeance</i> | Élisabeth Vonarburg |
| 101 | <i>Reine de Mémoire 5. La Maison d'Équité</i> | Élisabeth Vonarburg |
| 102 | <i>La Rivière des morts</i> | Esther Rochon |
| 103 | <i>Le Voleur des steppes</i> | Joël Champetier |
| 104 | <i>Badal</i> | Jacques Bissonnette |
| 105 | <i>Une affaire délicate</i> | Eric Wright |
| 106 | <i>L'Agence Kavongo</i> | Camille Bouchard |
| 107 | <i>Si l'oiseau meurt</i> | Francine Pelletier |
| 108 | <i>Ysabel</i> | Guy Gavriel Kay |
| 109 | <i>Le Vide -1. Vivre au Max</i> | Patrick Sénécal |
| 110 | <i>Le Vide -2. Flambeaux</i> | Patrick Sénécal |
| 111 | <i>Mort au générique</i> | Eric Wright |
| 112 | <i>Le Poids des illusions</i> | Maxime Houde |
| 113 | <i>Le Chemin des brumes</i> | Jacques Côté |
| 114 | <i>Lame (Les Chroniques infernales)</i> | Esther Rochon |
| 115 | <i>Les Écueils du temps (La Suite du temps -3)</i> | Daniel Sermine |
| 116 | <i>Les Exilés</i> | Héloïse Côté |
| 117 | <i>Une fêlure au flanc du monde</i> | Éric Gauthier |

Collection «Essais»

| | | |
|-----|--|--|
| 001 | <i>Stephen King : trente ans de terreur</i> | Hugues Morin <i>et al.</i> |
| 002 | <i>Radiographie d'une série culte : The X-Files</i> | Alain Bergeron, Laurine Spehner <i>et al.</i> |
| 003 | <i>Le XIX^e siècle fantastique en Amérique française</i> | Claude Janelle <i>et al.</i> |
| 004 | <i>Le Roman policier en Amérique française</i> | Norbert Spehner |
| 005 | <i>La Décennie charnière (1960-1969)</i> | Claude Janelle <i>et al.</i> |
| 006 | <i>Scènes de crimes</i> | Norbert Spehner |

VOUS VOULEZ LIRE DES EXTRAITS
DE TOUS LES LIVRES PUBLIÉS AUX ÉDITIONS ALIRE ?
VENEZ VISITER NOTRE DEMEURE VIRTUELLE !

www.alire.com

Extrait de la publication

LA BELLE AU GANT NOIR
est le cent trente-septième titre publié
par Les Éditions Alire inc.

Cette version numérique
a été achevée en mai 2010
pour le compte des éditions



« IMAGINEZ UN POLAR ÉCRIT PAR UN NORD-AFRICAIN QUI A ÉTUDIÉ EN FRANCE AVANT DE S'ÉTABLIR AU QUÉBEC. ÇA DONNE QUELQUE CHOSE COMME DU SAN ANTONIO QUI AURAIT TREMPÉ QUELQUE TEMPS DANS LE FAUBOURG À M'LASSE... »

VOIR

La Belle au gant noir

Robert Malacci est photographe à *Écho-matin*, un torchon sensationnaliste de bas étage. Quand, sur les ordres de Pouliot, son exécration patron, il doit faire des photos du cadavre d'une ex-copine, c'est la goutte qui fait déborder la vase!

Sans avenir, le moral à zéro, Malacci reluque les petites annonces et, entre deux virées, voilà qu'il accepte le poste de secrétaire particulier de la belle Claude Vandal, une ancienne attachée politique.

Le texte qu'elle lui dicte – un accident de voiture l'a privée de toute sensibilité à la main gauche – est une véritable bombe qui fera des ravages dans le milieu politique qu'elle fréquentait. Mais très vite, un contact devant fournir des révélations incriminantes est assassiné, puis la maison de Vandal est la proie des flammes alors qu'on tente de voler le manuscrit.

Pris dans la tourmente, Malacci est recherché pour meurtre. Obligé de se terrer, il ne lui reste qu'une solution : neutraliser, envers et contre tous, la personne qui a intérêt à ce que disparaisse le livre de sa patronne. Or, ce que découvre petit à petit Malacci ne correspond pas du tout à ce qu'il croyait...

TEXTE INTÉGRAL



12,95 \$

9 782896 154388

Extrait de la publication **6,90 € TTC**

